

1

Février 1793

L'homme s'appelait John-Hufford Stone, sujet britannique âgé de vingt-neuf ans, demeurant à l'hôtel White, passage des Petits-Pères. Il se disait amoureux de Paris et soutien résolu de la Révolution ; d'ailleurs, il avait approché Talleyrand l'année précédente, afin d'essayer de négocier la neutralité de son pays face au changement de régime en France.

Comme chacun sait, l'opération avait échoué. Tout en faisant mine de se désintéresser des affaires françaises et de désirer la neutralité, Pitt, le Premier ministre britannique, préparait son opinion publique à la guerre et rejettait systématiquement toute offre de paix. Fin janvier 1793, l'exécution de Louis XVI lui avait fourni le prétexte idéal pour chasser l'ambassadeur Chauvelin de Londres. La Convention était tombée dans le piège : une semaine plus tard, le 1^{er} février 1793, elle déclarait la guerre au Royaume-Uni et à la Hollande¹.

Curieusement, c'est à cette époque que Stone s'était définitivement installé à Paris. Modeste héritier de commerçants londoniens, il dirigeait une imprimerie dans la capitale, dont il fréquentait régulièrement la communauté anglaise. De ce que savaient Victor Dauterive et ses indicateurs, il vivait avec sa maîtresse, une compatriote

1 Appelées alors « Provinces-Unies ».

dénommée Helen Maria Williams, superbe créature d'une trentaine d'années. Grande amie des patriotes français, cette dernière était aussi romancière et poétesse, amie de la féministe Mary Wollstonecraft, fervent soutien de l'abolition de l'esclavage et traductrice en langue anglaise du succès de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.

A priori, Stone et sa maîtresse n'avaient donc vraiment rien de suspect. Ils aimaient la France. Fondateur du *British club* de Paris, Stone avait célébré les victoires à Valmy et Jemmapes en compagnie d'exilés irlandais, américains, belges, italiens ou prussiens, qui soutenaient la grande Révolution. Par ailleurs, le couple était lié à d'irréprochables patriotes, qu'il fréquentait assidûment dans le salon de la fameuse Manon Roland, des Conventionnels qui avaient presque tous voté pour la mort du roi.

Mais si quelqu'un à Paris était bien placé pour se méfier des étrangers, surtout des Anglais, c'était Victor Dauterive. Il en était convaincu, certains espions de Pitt se glissaient parmi eux pour infiltrer ou corrompre le pouvoir, ou encore enflammer l'agitation en France – autrement dit pourrir la Révolution de l'intérieur. Autrefois chargé d'une mission à Londres, le jeune capitaine avait été arrêté et torturé par le contre-espionnage britannique, et n'en avait réchappé que par miracle. Pitt menait une guerre impitoyable, une guerre souterraine qui ne se finirait que par l'anéantissement d'une des deux nations.

Le jeune homme releva le nez, surpris par le bruyant vol cancanant de canards, venus de la Seine proche. Leur formation parfaite s'éloigna et tout retomba dans le calme. Il frissonna, resserra le col de son manteau et tapa de la semelle sur le sol de terre battue. Trois heures qu'il attendait dans une grange du hameau de Monceau, en compagnie d'une dizaine de policiers et de gendarmes en civil. Par une ouverture du mur en torchis, la vue donnait

directement sur l'objectif de cette matinée, une maison de campagne pour l'heure totalement silencieuse.

Tout autour, on devinait des champs gelés, avec au nord la silhouette massive de Montmartre, couronnée de moulins noirs.

Un paysan s'approchait, vêtu d'une houppelande en grosse laine, les jambes prises dans des guêtres et le visage dissimulé sous un chapeau informe à larges bords. Son pas craquant sur le sol, il contourna le bâtiment où patientaient Victor Dauterive et ses hommes pour y pénétrer par l'arrière.

— Alors ?

Azur se frottait les mains, la trogne réjouie, éternellement mal rasé et les joues grasses. Grimé en agriculteur, le policier, fidèle auxiliaire du capitaine, apportait avec lui l'air glacé du dehors, ainsi qu'un mélange de parfum de tabac, d'odeur de terre rude et de bois brûlé. Rien ne bougeait dans la maison, apprit-il à Dauterive. Une lumière s'était allumée au rez-de-chaussée, sans doute dans la cuisine, mais aucune à l'étage, où les volets restaient fermés. Certes, cela ne ressemblait pas à une demeure sur le point de recevoir des visiteurs, mais cela ne voulait pas dire non plus que les informations qu'ils avaient eues soient inexactes.

L'officier n'ajouta rien. Il fixait le mur d'en face avec cet air boudeur qui lui était propre, cette obstination d'un jeune homme de vingt ans qui, pour mieux s'affirmer, se raidit parfois dans ses certitudes, quitte à se tromper lourdement.

Dans le cas présent, il n'avait aucune hésitation : John-Hufford Stone était un agent anglais.

Son informateur lui avait appris qu'il était en lien avec les banquiers les plus douteux de la place parisienne, Boyd, Ker, Barclay, soupçonnés de financer à fonds perdu aussi bien la contre-révolution que certains patriotes les

plus exagérés, qui poussaient à l'anarchie. De même, il correspondait abondamment avec son frère William, toujours basé outre-Manche. Or, que pouvaient contenir ces courriers, sinon tous les renseignements soutirés par Stone, tellement bien introduit dans les hautes sphères du pouvoir ?

Ce qui par ailleurs le rendait éminemment suspect aux yeux de Dauterive était son fastueux train de vie : comment Stone pouvait-il vivre dans une telle opulence, régler toutes ses réceptions dans son hôtel de White, lui, un simple rejeton de petits commerçants londoniens ? Comment pouvait-il entretenir un ménage et une maîtresse, un équipage et de nombreux domestiques ? Son imprimerie rue de Vaugirard ne pouvait y suffire. À force d'explorer les arrière-cuisines de la Révolution et d'en connaître les secrets les plus révoltants, le capitaine ne s'était guère étonné lorsque son indicateur lui avait appris que Stone importait et diffusait massivement des faux assignats.

Cette activité fort lucrative expliquait peut-être son aisance matérielle, tout en aggravant son cas. En effet, les faux assignats contribuaient à la dépréciation des vrais, donc à la spéculation et à l'inflation, et donc à la colère du peuple. Le Comité de sûreté générale pour lequel travaillait Dauterive, une sorte de ministère de l'Intérieur-bis dirigé par des parlementaires, avait d'ailleurs fait de la lutte contre les fabricateurs de faux papier-monnaie une priorité. Leur émission mettait en péril la marche de la Révolution.

Cependant, le gendarme s'était d'abord montré sceptique face aux affirmations de son indicateur, un certain Dulac.

— Stone est un homme très en vue, avait-il objecté. Il a des contacts avec les banquiers anglais les plus puissants.

Pourquoi se mettrait-il en danger en se mêlant de fausse monnaie ?

Le capitaine avait longuement rencontré ce mouchard Dulac dans un cabaret du vieux quartier de la Ville-l'Évêque, non loin des eaux puantes du Grand Égout. Comme souvent dans ces occasions, il changeait son apparence et se faisait le plus discret possible. Cette fois, il portait une veste et un chapeau sombres, assortis de pantalons longs et de grosses chaussures. Son visage aux traits élégants, mais durs, le nez cassé et les yeux azur, se révélait à peine dans la pénombre de l'établissement.

Une neige fine obscurcissait le jour par le carreau. C'était au début de février, quelques jours seulement après l'exécution de Capet.

Stone était connu favorablement des autorités, avait répondu Dulac, mais c'était exactement pour cette raison qu'il se livrait au trafic d'assignats. La couverture était idéale : il était impossible de soupçonner qu'un ami des Girondins et de Manon Roland, un proche du célèbre Conventionnel anglais Thomas Paine, soit un vulgaire faussaire !

Dauterive faisait tourner son pot de bière, sceptique. Il avait rapporté cet échange à Charpier, son ami député, l'un des dirigeants du Comité.

—D'après Dulac, les faux billets seraient fabriqués en province ou à l'étranger. Il les reçoit au domicile d'une de ses amies, une demoiselle Smith, citoyenne britannique qui a une maison de campagne à Monceau, tout près de Paris. Ensuite, il les transporte lui-même à Paris, où ils sont diffusés par un groupe de complices basés au Palais-Egalité. Selon Dulac, la prochaine livraison aura lieu vendredi avant midi.

Leur conversation se tenait le mercredi précédent. Charpier ne semblait guère enthousiaste. Ses collègues du Comité ne l'étaient pas plus. Ils avaient convoqué

Dauterive pour qu'il leur explique l'affaire. Ne s'agissait-il pas d'une manœuvre souterraine destinée à salir Stone, ce républicain sincère, ce véritable ami de la France ? N'était-ce pas une machination de Pitt pour semer le doute chez les patriotes, et donc la division ? Certes, avait répondu le jeune officier, mais si Stone était coupable, rien ne les obligeait à divulguer la raison de son arrestation.

Les dirigeants du Comité avaient donné leur accord : on investirait cette maison à Monceau et l'on se saisirait des faux assignats, s'ils étaient livrés. Quoi qu'il advienne, l'affaire serait tenue secrète.

Dauterive sursauta. Azur venait de lui toucher le coude, tandis que s'égrenaient onze coups au clocher du village. Un vent aigre chassait la poussière gelée dans le chemin creux. En face, tout semblait mort dans le jardin de miss Smith, l'amie de Stone.

—Ça devait arriver avant midi, pas vrai ?

L'haleine d'Azur empestait l'ail, comme s'il en avait croqué au petit déjeuner. Le jeune homme hocha la tête. Quelque chose le contrariait dans cette enquête. Il l'avait défendue devant le Comité, sans y croire complètement, par fierté.

Plus il y pensait, plus Dulac lui déplaisait. De son vrai nom Du Lac, marquis de Montvert, ancien colonel de cavalerie, ce personnage d'âge mûr aux manières assurées avait été arrêté quelque temps plus tôt pour trafic de fausse monnaie. Après avoir livré tous ses complices, il avait accepté de collaborer avec le Comité, en échange de sa vie sauve. Certes, il n'avait pas intérêt à tromper ses nouveaux protecteurs, mais pour Dauterive, il n'était qu'un vulgaire escroc, prêt à toutes les trahisons pour survivre.

Ils attendirent encore un peu.

Puis, alors que midi approchait, le roulement de roues cerclées de fer s'éleva dans le silence. On entendit le

souffle des chevaux, le claquement des sabots et le grincement de ressorts d'une berline, qui bientôt parut à l'extrémité du chemin creux.

La livraison des faux assignats.

La tension était montée d'un cran. D'un signe, Dauterive calma les hommes, dont certains armaient déjà leurs carabines. Nul besoin d'agir trop vite : une fois la livraison effectuée, il suffirait de bloquer les issues de la maison de miss Smith comme prévu et d'immobiliser la voiture. Après l'arrestation et la saisie, Stone et ses amis seraient dans l'impossibilité de fuir et de nier leur implication.

La berline de voyage s'était arrêtée dans le chemin creux, quatre chevaux fumants luisants d'écume, la caisse et les roues couvertes de boue. Le trajet avait été long. Après une courte pause, un passager en descendit, un colosse aussi haut que large, chapeauté, ganté et botté, entièrement vêtu de noir. La dizaine de policiers qui l'épiaient de l'autre côté du sentier le virent s'étirer, faire quelque pas en bougeant bras et jambes, échanger quelques mots avec le conducteur, puis s'emparer dans l'habitacle de deux gros paquets enrobés de papier et s'éloigner vers la maison des Anglais.

L'opération se renouvela trois fois.

Sur sa banquette à l'avant, le cocher attendait, engoncé sous un cairick et des couvertures. S'il ne prenait pas le temps de se dégourdir les jambes ou de se réchauffer, c'est qu'il comptait repartir sitôt la livraison effectuée. On ne pouvait pas courir ce risque. Après avoir envoyé Azur alerter la Garde nationale du bourg, afin qu'elle bloque les issues du village, Victor saisit son pistolet d'ordonnance et l'arma. Deux hommes immobiliseraient la voiture. Trois autres surveilleraient l'arrière de la maison, qui donnait sur les champs. Le reste de l'équipe forcerait avec lui le portail, qui s'ouvrirait un peu plus loin dans le chemin creux.

Mais à peine Dauterive et sa troupe sortaient-ils de leur grange qu'un groupe de cavaliers fit son apparition, à cinquante pas au début du sentier. Deux d'entre eux étaient des civils, en bottes et longs manteaux, les autres des gendarmes à cheval. Le capitaine n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Les coups de feu le forcèrent à refluer.

Les nouveaux arrivants leur hurlèrent de ressortir mains levées.

Dauterive éprouva des envies de vomir. Ses oreilles sifflaient, une jambe tremblait et le vide s'était fait dans ses pensées. Ce n'était pas seulement de la peur, mais de l'incompréhension. Qui étaient ces gens, accompagnés de gendarmes ? Pourquoi tiraient-ils à vue ?

Il voulut passer la tête à l'angle du mur.

Un bout de mortier explosa à deux pouces de son crâne, on le tira en arrière tandis qu'un de ses hommes ripostait par l'ouverture de la grange, au hasard. Dans le silence revenu, des bruits de pas et de sabots se firent entendre. On cernait leur bâtiment. Par un interstice entre deux planches, le jeune homme distingua des fenêtres ouvertes sur la maison de Smith. Le canon d'une carabine était posé sur le rebord, pointé sur leur refuge. La situation était absurde. D'assiégeants, ils se retrouvaient assiégés !

Un craquement les surprit tous. Une balle venait d'éclater l'une des poutres. Un panier d'osier accroché là s'effondra dans un nuage de poussière. Dauterive tenta une sortie par l'arrière du bâtiment, vers les champs. Ici aussi, l'issue était fermée. Des silhouettes se dessinaient à trente ou quarante pas, des gardes nationaux en longs manteaux, qui à sa vue épaulèrent leurs armes.

Où était passé Azur ? Qui commandait ces foutus imbéciles ? Pourquoi les visaient-ils ?

— Halte au feu ! Vous tirez sur la gendarmerie ! Halte au feu !

Il avait hurlé.

Deux détonations lui répondirent dans des odeurs de soufre brûlé. On le mit à l'abri tandis qu'il continuait à s'égosiller : qu'ils cessent immédiatement le feu, sinon c'est eux qui seraient fusillés ! C'était un ordre du Comité de sûreté générale !

Après un silence, il crut avoir été entendu. Alors qu'il posait enfin le pied dans le chemin creux, deux hommes jaillirent de la maison de Smith et s'engouffrèrent dans la berline toujours immobile : Stone, certainement, en compagnie du gros personnage qui avait convoyé les assignats. Ils emportaient plusieurs lourds paquets avec eux. Le cocher fouetta ses montures et la voiture fila vers la campagne. Ces pauvres imbéciles de gardes nationaux ne réagirent pas.

Le sentier se remplit de gardes embarrassés. Leur officier se précipita sur Dauterive pour se confondre en excuses. Ne voyant pas arriver Azur, il avait cru bon d'intervenir. Or, les ordres reçus étaient contradictoires. On lui avait dit que les trafiquants se cachaient dans la grange, et non chez cette Mlle Smith. Ces hommes étaient dangereux, lui avait-on précisé, et il valait donc mieux tirer plutôt que de parlementer. Il était désolé...

— Quels ordres ? trancha le capitaine, blême et tremblant d'énevrement. Qui vous a dit ça !

L'officier s'effaça, plus mort que vif.

Un individu apparut alors au milieu de la troupe, que Dauterive aurait reconnu entre mille. La quarantaine, massif et élégant malgré ses grosses bagues aux doigts qui lui conféraient un air canaille, il arborait un sourire faussement contrit.

Une bouffée de haine pure submergea Victor, qui resta pendant quelques secondes incapable du moindre mot. Il dut faire un immense effort pour ne pas pointer son arme sur lui et la décharger en pleine poitrine.